

avec la révolution coloniale ; le rapport des forces global entre la révolution et l'impérialisme.

La menace de crise économique qui pèse sur l'impérialisme — celui des Etats-Unis en particulier — le sentiment de celui-ci qu'il a maintenant reconstitué sa force militaire, et le danger d'une nouvelle avance de la révolution coloniale à la suite d'une victoire du Vietminh, ont décidé de très larges milieux impérialistes aux Etats-Unis et aussi dans d'autres pays capitalistes à envisager une réaction vigoureuse et prompt, y compris une généralisation de la guerre.

En l'espace de quelques semaines, la « détente internationale » a failli laisser la place à une extension de la guerre en Asie, dépassant dès le début et bien plus encore dans sa dynamique le « conflit localisé » de Corée. Cette manifestation brusque, orageuse, est tout simplement l'extériorisation du cours fondamental que l'impérialisme est forcé de suivre, caractérisant la nature au plus haut point explosive de la période.

Si la tendance à la généralisation de la guerre vient de subir un premier échec, cela provient d'une autre appréciation fondamentale que notre mouvement a faite sur le rapport global des forces entre la révolution et l'impérialisme, rapport de plus en plus défavorable à celui-ci. Les interventionnistes du camp impérialiste ont hésité une première fois devant un ensemble de facteurs qui se trouvent en définitive réunis dans la force unique de la révolution : la puissance de la coalition des Etats anticapitalistes, de l'U.R.S.S. et de la Chine en particulier ; la puissance de la révolution vietnamienne et coloniale en général ; l'hostilité à une guerre — à des degrés divers — de la part des masses aux Indes, en Angleterre, dans d'autres pays capitalistes, y compris dans une certaine mesure aux Etats-Unis même.

Une mention spéciale doit être accordée sur ce dernier point à l'attitude prise dans la crise présente d'une part par Bevan et d'autre part par Nehru. C'est tout à l'honneur du mouvement ouvrier anglais, dont la pression considérable exercée par les légions prolétariennes organisées dans le Labour Party, sur sa direction, en particulier sur sa partie la plus sensible — les bevanistes — a beaucoup contribué à isoler les interventionnistes impérialistes, à les faire hésiter et reculer. De son côté, Nehru a exprimé, d'une manière certes travestie, l'opposition puissante des masses indiennes et asiatiques à toute sorte d'intervention contre-révolutionnaire des impérialistes.

Précipités par une politique de chantage vers une généralisation de la guerre, les impérialistes ont hésité à la dernière minute devant cette puissance globale de la révolution. Instinctivement ils ont pris conscience — du moins certains d'entre eux — de l'ampleur du risque, de leur faiblesse et de la vulnérabilité de leurs positions.

Il serait erroné de croire que l'impérialisme, l'impérialisme américain en particulier, va devenir assagi par cette défaite et qu'il s'engage désormais sincèrement sur le cours de la « détente ». Pour arriver à un tel résultat, il aurait fallu en réalité une défaite infiniment plus ample que celle qu'il a subie sur le terrain diplomatique. Il aurait fallu soit une défaite militaire majeure, soit une défaite sociale infligée par un puissant sursaut des masses américaines elles-mêmes. A défaut d'un tel frein, il est au contraire à craindre que l'humiliation subie par les cercles dirigeants des Etats-Unis, épris de « leadership mondial », ne se transforme en une agressivité plus marquée et plus irraisonnée.

Que l'impérialisme se lance ou non dans la guerre, la constatation capitale qui doit guider l'action des masses dans le monde, c'est que l'ennemi de toute manière n'est pas en mesure de gagner la partie. La victoire de la révolution est inscrite d'une manière ineffaçable et irréversible dans le cours de l'Histoire. Non pas en tant que résultat fatal